

MEURS PLUS VITE, EUROPE !

Heiner Müller

Editions Hazan | « [Lignes](#) »

1990/2 n° 10 | pages 37 à 66

ISSN 0988-5226

ISBN 9782877360968

Article disponible en ligne à l'adresse :

<http://www.cairn.info/revue-lignes0-1990-2-page-37.htm>

Pour citer cet article :

Heiner Müller, « Meurs plus vite, Europe ! », *Lignes* 1990/2 (n° 10), p. 37-66.

DOI 10.3917/lignes0.010.0037

Distribution électronique Cairn.info pour Editions Hazan.

© Editions Hazan. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

MEURS PLUS VITE, EUROPE !

En 1989, la revue Transatlantik a publié cinq entretiens avec Heiner Müller, réalisés par Frank Raddatz. De cette série d'entretiens, Lignes publie aujourd'hui le deuxième et le cinquième et les réunit sous le titre du deuxième : « Meurs plus vite, Europe ! », I et II. « Meurs plus vite, Europe ! », I, a été réalisé en janvier 1989. « Meurs plus vite, Europe ! », II, à l'automne 1989.

Heiner Müller, auteur dramatique, a publié en France, aux Ed. de Minuit, La mission (suivi de Quartett), Hamlet Machine, Germania, Mort à Berlin, La bataille ; aux Ed. de l'Arche, Les erreurs choisies.

I

Transatlantik : Il n'y a pas si longtemps encore, le mot « Europe » désignait avant tout la seule partie occidentale du vieux continent. Depuis, on utilise de plus en plus fréquemment la notion de *maison commune européenne*, pour mieux rendre compte de la réalité à l'Est et à l'Ouest. Peu de gens parcourent autant que vous, Heiner Müller, les deux ailes de cette maison. Heiner Müller, l'Européen par excellence ?

Heiner Müller : Je suis un très mauvais Européen ne serait-ce que parce que je ne peux communiquer qu'en anglais. Pour les autres langues, cela devient très laborieux. J'ignore malheureusement qui a forgé ce beau slogan de

« maison européenne » ; j'ai toutefois récemment rencontré cette formulation dans un texte de Carl Schmitt à propos du discours d'Hitler sur la Société des nations. Schmitt y cite son « Führer et chancelier du Reich, Adolf Hitler » qui parle de la « maison européenne ». Cela évoque très fortement pour moi le débat sur la réunification allemande. L'Allemagne n'existe qu'en opposition aux autres, aux Français par exemple. Peut-être bien qu'il n'en va pas autrement avec cette idée d'« Europe ».

D'un point de vue historique il n'y a pas une Europe. A l'occasion de la remise du prix européen de cinéma à Krzysztof Kieslowski pour son film *Tu ne tueras point*, le réalisateur a dit quelque chose de très intéressant dans un interview : il se réjouissait que ce prix ait été attribué à un film polonais car cela signifiait que la Pologne faisait partie de l'Europe. Il ajoutait qu'il y avait deux Europe, l'une marquée par l'empreinte de Byzance, l'autre de filiation romaine. Ne serait-ce qu'en raison du catholicisme, la Pologne fait partie de l'Europe « romaine », alors que la Russie et toute l'Europe du Sud-Est relèvent de la culture byzantine. La frontière se situe quelque part en Hongrie. C'est un préalable important à toute réflexion sur l'Europe. Bien des malentendus entre l'Est et l'Ouest résultent d'une connaissance insuffisante de cet état de fait historique.

La discussion actuelle sur l'Europe est motivée par une campagne purement économique. Tout comme les « Republicaner » sont parvenus à exister en faisant campagne contre les étrangers, on utilise l'idée européenne pour vendre aux Allemands de la saucisse qui ne répond pas aux normes de consommation en vigueur en R.F.A.

Trans. : Mais, vue d'Occident, l'idée d'Europe évoque un cadre mental – une euphorie intellectuelle ou une réminiscence de jours meilleurs.

H.M. : Il faut faire un petit retour en arrière. Depuis Hiroshima, les catégories militaires ne sont plus pertinentes ; seules comptent les catégories économiques, c'est

pourquoi le vainqueur de la guerre est non pas l'Allemagne mais la République fédérale. Actuellement ce résultat devient intention : l'objectif de la guerre était orienté vers l'expansion, la conquête de grands espaces ; le résultat est l'assainissement du territoire allemand par son rétrécissement sur son noyau de potentiel économique, la R.F.A. La lutte pour la redistribution de grands espaces fait grandir des forces contraires qui poussent à la régionalisation – cela vaut pour tous les grands espaces, y compris l'Union soviétique. Plus les empires coloniaux se sont affaiblis plus la vengeance des colonisés s'exprime clairement. L'Europe occidentale sera bouffée de l'intérieur ; le raz de marée du Tiers monde déferle sur l'Europe. Londres ou Paris se transforment toujours plus en copies de New York avec de gigantesques ghettos pour les autres races.

Cet évident intérieur de l'Europe présente des analogies avec le déclin de l'empire romain qui a finalement été peu à peu pris en main par les esclaves. Dans les métropoles d'aujourd'hui, les travailleurs immigrés ont le même statut que les esclaves dans l'ancienne Rome, y compris dans la législation. Les esclaves ne bénéficiaient d'aucun des droits de l'homme – Aristote les définissait comme des « instruments doués de parole » – et les « travailleurs immigrés » ne bénéficient pas non plus de droits de l'homme. Ce qui reste de l'Europe, c'est la solidarité internationale du capital contre la pauvreté.

Ainsi l'Europe devient un concept d'hygiène sociale car on fait de plus en plus de la pauvreté un problème d'hygiène. Où, dans ces conditions, pourrait subsister le fond intellectuel de l'Europe ? C'est un mystère pour moi, à moins de prêter une âme à l'argent. Cela pourrait faire l'objet de plus amples débats philosophiques – de toute façon, le capital a une libido. On finira bien par trouver une âme à l'argent. Elle apparaîtra probablement d'autant plus fortement qu'on devra la ménager.

Trans. : Sans l'argent, l'Occident, sa rationalité scientifi-

que qui a créé les conditions techniques de l'impérialisme, ne seraient pas pensables.

H.M. : C'est clair, l'Europe est une question d'argent. Spengler a forgé cette belle formule, romantique et préfas-ciste : « Seule l'Europe a la volonté de pouvoir dans la technique. » Une volonté aveugle qu'on ne connaît pas du tout en Asie par exemple. Ainsi le philosophe chinois Zhuangzi rapporte une rencontre avec un paysan qui, seau après seau, amenait l'eau de la rivière à son champ pour arroser son riz bien qu'il y ait eu là un puits. Le philosophe demanda au paysan pourquoi il n'utilisait pas le puits qui lui permettrait de se dépenser moins. Le paysan se contenta de sourire à la manière asiatique et dit : « Le puits est une machine et les machines corrompent l'âme. »

Aussi longtemps que le puits existera, on l'utilisera. Mais on peut espérer à juste titre que même un puits ne fournira plus d'eau si la nappe phréatique est défaillante. Et le piquant de cette histoire qui compare les deux attitudes – l'asiatique et l'européenne – face à la technique est qu'en ce moment se déroulent des négociations pour déposer en Afrique les déchets de l'Europe occidentale. L'Europe, « cette morve au nez d'un confirmant » comme le dit Gottfried Benn, produit plus de déchets qu'elle ne peut en contenir. C'est une situation européenne typique. Hamlet meurt presque d'admiration devant l'armée, petite mais efficace, avec laquelle Fortimbras part en Pologne conquérir un bout de pays trop petit pour contenir les cadavres des combattants. Aujourd'hui l'Europe, la tête du monde, ne peut plus contenir sa propre merde et répartit ses excréments sur le globe se transformant ainsi en cul du monde.

A l'inverse de l'Asie, on n'a jamais pu en Europe avoir une pensée liée au sol car le sol, le territoire, a toujours été trop petit. L'Europe est un territoire si exigu qu'il a toujours fallu se chercher des issues de sortie : d'abord vers d'autres régions de la planète, ce fut l'impérialisme, plus tard dans l'espace avec les voyages spatiaux. A ce propos, les

Etats-Unis, ne serait-ce que par l'origine de sa population, sont une parodie de l'Europe et cette parodie se détourne toujours plus de l'Europe pour se rapprocher de l'Asie. Los Angeles se détache de New York et, du même coup, de l'orientation européenne de la côte Est. Los Angeles est une des plus grandes villes asiatiques du monde. La Californie de Reagan est le terrain d'atterrissage de l'Asie en Amérique.

Pour la politique américaine, le regard tourné vers l'Asie est primordial et l'Europe n'est plus qu'un fardeau. Il n'y a que la peur de laisser l'Europe entièrement aux Russes qui l'incite à maintenir ici quelques positions.

Le vrai phénomène est naturellement le Japon, et pas seulement pour les Américains. « L'individualisme est la barbarie » écrit, de manière d'ailleurs discutable, Flaubert. La suprématie momentanée des Japonais repose certainement aussi sur le fait qu'ils n'ont pas encore développé quelque chose comme l'individualisme. Comparé à l'Europe, le Japon est une forme creuse qui se coiffe de tout ce qu'elle trouve, le copie sans être obligé de l'assimiler. Elle l'avale sans être obligée de le digérer.

Les Etats-Unis aussi sont une telle coquille vide, une forme creuse qui, comme un vampire, traverse les régions en dévorant tout ce qui lui convient. Ce qui, au demeurant, détruit le goût. Les plus grands trous dans le sol européen, ce sont les boutiques McDonald's. Dans ce domaine, il faut constater que l'américanisation du quotidien est bien plus avancée dans la plupart des métropoles européennes qu'en R.F.A. Si on compare de ce point de vue Paris avec Munich, alors Munich est un avant-poste de l'Asie. Cela fait de Munich, malgré tout ce qu'elle a de criticable, une ville sympathique.

Trans. : Une nouvelle détente inter-européenne s'amorce entre l'Est et l'Ouest. S'agit-il de quelque chose de plus que d'une stratégie de capture ?

H.M. : Peut-être est-ce de la stratégie mais derrière

celle-ci se cachent maintes illusions. Rien n'est plus méconnu par les Européens de l'Ouest que la Russie ou l'Union soviétique. Dans une nouvelle au titre significatif, *La volonté de fer*, Lesskov, faisant référence à la campagne de Russie de Napoléon, compare la Russie à du levain. On peut la frapper avec le poing, la hache ou que sais-je encore, la pâte cède. Mais quand on retire la cognée ou le poing, le levain est toujours là.

Cette particularité, qui consiste à être plus coriace que les conquérants, est à mettre en relation avec le dos asiatique de la Russie, un facteur inconnu de la plupart des Européens. En ce moment on voit dans l'Union soviétique un marché mais personne ne sait comment ce marché réagira au fait de devenir un débouché et la question reste ouverte de savoir qui, en fin de compte, fera de qui un marché. Panizza a qualifié la Russie de « cerveau à l'affût » et je crois que ce cerveau nous réserve encore bien des surprises.

Dans ce processus de dépolitisation des relations Est-Ouest émergeront des potentialités spécifiques dont les effets politiques sont imprévisibles. Le socialisme soviétique s'ouvre en premier lieu parce qu'il n'est économiquement plus viable. Mais il est caractéristique de la spécificité de la pérestroïka que Gorbatchev ait reconnu qu'il ne peut gagner sans l'aide de l'Eglise. Et cette tradition ecclésiastique remonte à Byzance.

En Europe de l'Est, l'Eglise représente un facteur très différent du catholicisme en Europe du Sud. Cette réalité a même influencé la dispute entre Marx et Bakounine. Pour le dire de manière désinvolte, pour Marx, le prolétariat était une force d'ordre alors que pour Bakounine, qui ne pouvait partir de cette idée d'une classe ouvrière disciplinée comme sujet historique, il fallait se référer au chaos comme principe du mouvement, et donc au lumpenprolétariat. Marx et Engels utilisaient la notion de lumpenprolétariat pour faire du prolétariat réel une aristocratie.

Que maintenant l'Etat soviétique, en tant que puissance

d'ordre, commence à transformer les rapports, donc à créer du chaos à partir du sommet, on ne le comprend que très difficilement en Europe occidentale. Car la pratique de l'Europe occidentale est celle de l'ordre, de l'exclusion jusqu'à l'extermination. Même la vie quotidienne de la métropole bourgeoise qu'est Paris est déterminé par ce principe : sans carte de crédit, on ne peut pratiquement plus téléphoner et celui qui n'a pas d'argent n'a pas droit au pissoir et n'a donc, dans le fond, pas le droit de vivre.

La pérestroïka pose naturellement beaucoup de problèmes aux autres pays du camp socialiste. A l'Ouest on s'étonne des réticences dont fait preuve la R.D.A. dans la manière dont elle se comporte et peut se comporter à l'égard du programme de Gorbatchev. Certes, toute une série de facteurs qui ont freiné le développement de l'U.R.S.S. n'existent pas sous cette forme en R.D.A. C'est pourquoi toute une série de mesures prises en U.R.S.S. ne sont pas nécessaires en R.D.A. Mais ce qui serait nécessaire et revêtirait une énorme signification ce serait la constitution d'un espace public et la démocratisation de la vie sociale.

Le problème fondamental est que la R.D.A. a toujours été une colonie stalinienne, or voilà que, soudain, elle doit se tenir sur ses propres jambes et faire sa propre histoire. Laquelle ? En l'état des choses, cette histoire ne peut se situer que dans le contexte européen mais pour le trouver, ce contexte, il faut du temps. Pour la Hongrie, c'est plus facile, elle a toujours été relativement indépendante. Passons sur la Tchécoslovaquie qui, depuis l'invasion de 1968, est un pays mort. Bien sûr, le mur tombera un jour ou l'autre ; la seule question est de savoir comment parvenir à une situation qui puisse permettre de l'abandonner.

Sans conscience historique, aucun peuple ne peut construire un avenir. La Bulgarie, par exemple, est marquée par cinq cents ans de domination turque. C'est la raison pour laquelle on y trouve une haute culture culinaire et un vocabulaire sexuel incroyablement riche. Car les Turcs ont

tout simplement le plus de mots en ce domaine. La culture quotidienne turque était supérieure à celle de l'Europe occidentale ne serait-ce que parce que, là-bas, l'idéal ascétique, la volonté de pouvoir dans la technique, n'ont jamais joué de rôle. D'un autre côté, des notions comme celles des Droits de l'homme n'ont jamais eu de signification pour les Turcs.

Une autre particularité de la Bulgarie réside dans le fait que l'Église, bien qu'elle soit la même qu'en Russie, y tient une position bien moins importante. La superstition y a une place plus grande que la religion. Les Bulgares n'oublieront jamais que les Russes les ont libérés des Turcs. Churchill en était parfaitement conscient quand, à Yalta, il plaida pour qu'on laissât la Bulgarie aux Russes. Cela lui paraissait la seule possibilité de gagner, à longue échéance, la Bulgarie à l'Occident – c'est dans de telles dimensions de temps qu'il faut penser quand on parle de politique en Europe. La bourgeoisie roumaine a toujours eu le regard tourné vers la France ; maintenant, elle est totalement privée de pouvoir ou émigrée. La situation est comparable en Pologne. Une des raisons de la misère polonaise réside dans le fait – comme l'exprimait le metteur en scène Erwin Axer – qu'un vrai Polonais ne peut qu'être noble car tous les autres sont paysans. C'est comme en France : un vrai Français vit à Paris ou fait fortune – mis à part cela les Français sont des paysans. Les élites polonaises ont toujours eu les yeux tournés vers l'Ouest, mais la population rurale n'est que superficiellement marquée par Rome. Sur le plan de la mentalité, un paysan polonais n'est certainement pas très différent d'un paysan ukrainien.

Trans. : Mais la désidéologisation de la relation Est/Ouest est au départ, aussi, un rejet de la théorie sociale marxiste.

H.M. : Récemment, la *Tageszeitung* a annoncé sur un ton triomphal que le P.C. polonais avait renoncé à la catégorie de la lutte des classes. C'est touchant de lire cela dans un

journal alternatif parce que c'est tellement débile. Il suffit de penser à la réglementation des loyers en R.F.A. ; qu'est-ce d'autre que la lutte des classes ?

Le problème est cependant plus compliqué. La politique des prix en R.D.A. par exemple est d'un point de vue économique totalement inefficace. Elle freine le développement plus qu'elle ne le promeut. La question demeure cependant de savoir si le socialisme forme une catégorie économique ou bien plutôt une catégorie éthique. Il se peut que l'exigence éthique des débuts ne puisse plus être maintenue ; mais je comprends qu'on hésite à la jeter aussi simplement par-dessus bord.

La population ne prend guère acte de ce problème. Elle est habituée à ce que tout soit bon marché, elle veut préserver cela et y ajouter les avantages de l'Ouest sans réfléchir aux implications. Naturellement, un citoyen de R.D.A. subit un choc quand il traverse une ville occidentale et voit cet énorme étalage de fruits et légumes du monde entier. Mais il n'est guère pris en considération qu'en contrepartie l'Occident récompense le Tiers monde qui meurt de faim en lui offrant ses déchets.

Trans. : En fin de compte, le Tiers monde a disparu de la philosophie moderne et de son concept de *post-histoire* ou de son annonce d'une *ère post-politique*.

H.M. : Il est certainement devenu impossible de se référer à une Europe spirituelle comme on le pouvait il y a encore quinze ans. En 1975, à New York, j'ai pendant des semaines vu des films américains jusqu'à être dégoûté de cette mentalité d'*action* et de *plot*. Puis il y eut une rétrospective Godard – ce fut un soulagement. Soudain je revois des films qui avaient à voir avec la pensée, qui produisaient un excédent d'idées. Aux Etats-Unis, on ne pense pas plus loin qu'à ce qu'il faut pour vendre un film. C'est de la pure barbarie et, par comparaison, l'Europe n'est pas sans valeur. Mais c'est en même temps un compliment à l'impérialisme dans la technique. Le viol de la nature a son répon-

dant dans l'autonomie de la pensée qui est poussée hors de son usage fonctionnel.

Trans. : Peut-on atténuer cette pensée sortie de ses gonds sans sombrer dans la régression intellectuelle ?

H.M. : Tout d'abord je ne crois pas que le modèle de Bataille fonctionne, celui des « deux civilisations », une civilisation du gaspillage qui serait née dans l'ancienne Egypte et dans les civilisations indiennes développées, et une civilisation économique, européenne. Du point de vue de la superstructure, de l'histoire de la pensée et de l'art, la culture européenne est une civilisation du gaspillage. Mais il faut probablement se faire une raison de la disparition de l'intellectuel à notre époque. Dans les Mc Donald's se trouve une toute nouvelle race d'hommes qui avale avec enthousiasme de la merde. Si ce cas particulier reste un mystère, il annonce, dans le fond, la prise de pouvoir par les ordinateurs. Ne sont plus assis là que des zombies, et les enfants habitués à ce monde nouveau n'ont besoin ni d'art, ni de littérature, ni de théâtre et jamais, dans leur vie, ils n'auront l'idée que cela puisse être intéressant pour eux. Ou qu'une pensée quelconque puisse être intéressante si on ne peut la transformer immédiatement en hamburger.

Trans. : L'Europe à ce point repue pourra-t-elle l'apprendre du Tiers monde ?

H.M. : Dans une guerre de libération africaine, le chef de la guérilla tint un discours avant la bataille décisive : la situation est très compliquée mais il est impossible de faire marche arrière et c'est pourquoi, à titre tout à fait exceptionnel, il fait appel à Dieu. Puis il dit : *But this time don't send your son, come yourself* (Mais cette fois n'envoyez pas votre fils, venez vous-même).

La culture européenne est une culture de délégation et nous devons apprendre à nous libérer de cette attitude. A l'origine, on distingue les sociétés primitives des sociétés développées par le fait que les sociétés qu'on appelle primitives ne connaissent pas de forme étatique. L'ethnologue

français Roger Caillois a discuté la question d'une autre façon dans son étude sur les tribus indiennes d'Amérique latine : il est probable que ces sociétés disposent d'un mécanisme intérieur empêchant la formation de l'Etat. Si on pouvait apprendre à bloquer la constitution d'Etats, la politique par conséquent, si on pouvait les rendre superflus, ce serait très intéressant mais probablement encore plus difficile au niveau atteint par notre développement. Mais je peux m'imaginer que des impulsions significatives sur ce plan puissent être attendues de Russie ou d'Espagne. Ces deux pays ont échappé aux Lumières, ce qui eut tout d'abord des conséquences terribles. Mais peut-être que des Lumières atténuées – elles ont entre-temps beaucoup perdu de leur venin – libéreront des virus anti-étatiques dans ces corps sociaux.

Pour les Russes, il n'y a jamais eu d'Etat, donc de politique et soudain cette réalité n'est plus forcément négative comme elle l'a certainement été dans la première moitié de ce siècle. L'ouverture par Gorbatchev de la politique soviétique repose sur une désidéologisation, sur une déthéologisation. On réagit à des réalités car on ne peut plus faire de politique avec des idées. L'Europe, par exemple, n'est plus qu'une idée. De quel droit qualifie-t-on Berlin-Ouest de ville européenne ? Il y travaille un tel nombre d'étrangers, sa dépendance à l'égard de ce qu'on nomme des minorités est tellement grande que, sans elles, plus rien ne fonctionne. Et que fait-on de cette idée « Europe » si elle n'est plus une réalité ?

Trans. : L'Europe ne serait plus qu'une idée produisant des déchets toxiques ?

H.M. : Oui, mais pas seulement des déchets toxiques, également des vaisseaux fantômes. Le prix Nobel Soyinka, dans une conférence prononcée à Potsdam, a évoqué ces vaisseaux fantômes qui, partis d'Europe chargés de déchets toxiques, tournent autour de l'Afrique, essayant de corrompre les inspecteurs des ports pour pouvoir décharger leur

merde. Il en avait fourni des preuves concrètes, il avait également vérifié les itinéraires. C'est une image très exacte de la situation : des vaisseaux fantômes sillonnent le Tiers monde à la recherche d'un endroit pour se débarrasser des déchets irradiés produits par la pensée occidentale.

Le caractère européen est le résultat d'une réaction névrotique ou du moins perturbée dans sa relation à la réalité. Il y a à cela des raisons climatiques. En Californie ou au Brésil, il ne vient à l'idée de personne de travailler, d'inventer l'argent ou de se livrer à des spéculations philosophiques... les choses poussent d'elles-mêmes. Francis Ponge a fait une intéressante réflexion sur la photographie. La photographie l'écoeure car la réalité est de plus en plus remplacée par son image. Ces hordes de touristes photographes, dans les musées ou les lieux antiques, ne s'intéressent plus du tout au contenu des images ou des sculptures, ils ont besoin de photos. Photographier est finalement un acte nécrophile, on ne veut plus que des images de la vie et non la vie elle-même. Ponge en déduit la fonction de la photographie : photographier les morts, en y incluant toutes les phases de la décomposition du corps jusqu'au squelette. La photographie retrouverait ainsi un sens car on parviendrait par l'image à un respect de la réalité, de la vie.

La volonté européenne de pouvoir dans la technique repose finalement sur le refoulement de cette réalité de la vie qu'est la peur de la mort. S'il y avait quelque chose à apprendre de l'Afrique, ce serait sa relation à la mort. Toutes ces machines de mort mises au point par l'Europe visent le refoulement de la mort en tant que dimension de la vie. Mais, peut-être, cette volonté de pouvoir dans la technique peut-elle être retournée contre son objectif, le refoulement.

Trans. : N'est-ce pas déjà présent dans la tradition du théâtre grec ? Le rôle du théâtre grec n'était-il pas de perpétuer la communication avec les morts, les ancêtres ?

H.M. : On tient certes pour établi que la culture grecque

est européenne, mais c'est ne pas tenir compte des influences orientales, égyptiennes et même asiatiques que Hölderlin a mis en évidence dans ses remarques sur la traduction de Sophocle. Le théâtre ne devient européen qu'avec Rome, et ce sera une copie. Là gît le problème du théâtre européen : il a dégénéré en copie. Toutes ses fonctions, « l'apprentissage de la mort », la « réhumanisation du corps », la « communication avec les morts » ont dégénéré en copies. Le théâtre européen se nourrit de la même histoire de refoulement que la technique. Le comédien lui-même est à peine encore, dans le jeu, confronté à lui-même ; il devient de plus en plus un véhicule d'image. Par des coups de chance, le spectateur arrive encore à être mis en face de lui-même, grâce à ce véhicule.

Ce qui me préoccupe, c'est de savoir comment un texte peut devenir réalité indépendamment du comédien qui le prononce. Quand Pina Bausch place un hippopotame sur la scène, il devient le protagoniste. Certes, cela heurte les conventions, crée une déchirure, mais ce n'est pas une solution, seulement une indication sur la recherche d'une relation immédiate du théâtre et de la vie. Comment faire d'un texte un hippopotame ? Les textes doivent devenir une réalité qui ne se contente pas de représenter mais permette d'approcher la nostalgie ou l'intuition d'un autre possible.

Pour y parvenir il faut briser le cadre du théâtre tel qu'il est donné ne serait-ce que par l'architecture du bâtiment, c'est-à-dire par les structures politiques. Le texte ne doit pas être transporté comme une information mais doit être une mélodie qui circule librement dans l'espace. Chaque texte possède un rythme, certes seulement sous-jacent, mais assez sensible pour être, comme dans un concert, pop reçu par les corps. C'est une telle qualité que le théâtre doit retrouver, mais pour cela il faut de très bons textes. Les bons textes vivent de leur rythme et distillent leur message à travers ce rythme et non par la transmission de l'information.

Pendant la Renaissance élisabéthaine, on débitait en deux

ou trois heures les pièces de Shakespeare qu'on joue aujourd'hui, sans coupure, en quatre ou cinq heures. Tout n'était que rythme. Personne ne pensait à ce que signifiait telle ou telle phrase – on pouvait s'y arrêter, après coup, si on en éprouvait le besoin. Cela aussi est un produit négatif des Lumières, de croire constamment qu'il y a des choses à comprendre au théâtre. Mais la tête n'a pas pris sa place au théâtre, avec la tête on ne peut pas faire d'expérience. On ne peut en faire qu'en étant aveugle. Une caractéristique essentielle de la culture européenne réside dans cette tentative permanente d'ôter aux gens la faculté de faire des expériences. On installe partout des interrupteurs intermédiaires pour qu'il n'y ait pas de relations immédiates entre les hommes et les choses. Il ne faut cependant pas avec cette critique produire un court-circuit consistant à maudire totalement la technique. Elle doit être utilisée contre son orientation impériale et répressive, par exemple pour accroître le plaisir individuel.

Trans. : Pour Baudrillard, l'Occident se constitue en faisant de la mort d'un individu une affaire d'Etat. N'y a-t-il pas là le problème fondamental de la culture européenne, occidentale, la perte de sa relation à l'autre, à la mort ?

H.M. : Il y a certainement du vrai dans cette affirmation. Un Indien a défini ainsi la différence entre la mentalité blanche et la mentalité indienne : « L'Indien sait qu'il est un temps bon pour mourir et un temps mauvais ; il cherche le temps bon. Alors que pour le Blanc chaque temps est mauvais. »

Il y a cette histoire d'une vieille dame en Hollande qui, lorsqu'elle a appris qu'elle était atteinte d'un cancer incurable, s'est vêtue de sa plus belle robe, a organisé une fête de famille et s'est fait donner une piqûre par son médecin. On fit la fête, on but et comme une de ses filles ne parvenait pas à maîtriser la situation, elle fut rappelée à l'ordre par la vieille dame et priée de ne pas se comporter de manière aussi indigne. Je considère cela comme révolutionnaire car

la fonction centrale de la Révolution – Büchner le disait déjà à propos de la Révolution française – est de rendre publique la mort. D'un autre côté, le refus de la mort a conditionné tout ce que l'Europe a réalisé. Du refoulement de la mort est née cette demande européenne intrinsèque de vitesses toujours plus grandes. Si déjà on ne peut supprimer la mort, on veut au moins vivre un maximum de choses dans sa vie. « Performance = vitesse » est la formule européenne essentielle. C'est avec elle qu'on cherche le chemin du paradis. Il conduit directement au précipice, cf. le trou d'ozone.

La pensée européenne est fixée sur la recherche de solutions et c'est une maladie car la solution signifie la fin de la présence, indépendamment du fait que les solutions sont ennuyeuses. De la même façon cette mentalité reposant sur la formule « Performance = vitesse » détruit le théâtre. L'obligation de performance qui pèse sur le comédien lui fait rater le rythme du texte. Nous voilà revenu à la fuite devant la réalité.

L'idée du marché unique vient naturellement aussi de cette utopie de performance. On veut avec la C.E.E. faire plus vite que les autres. « Meurs plus vite, Europe » serait la formule adéquate. Polémiquant avec cette pensée de la rentabilité, Enzensberger, au moyen de sa théorie de la médiocrité, s'efforce, ironie, à partir d'une idée très juste, de sauver l'Europe.

Trans. : N'y a-t-il donc aucune impulsion culturelle à attendre de cette « maison européenne » ?

H.M. : Un Français malin a dit un jour que la contribution des Allemands à la culture mondiale était le jardin zoologique, variante humaniste des camps de concentration car les animaux se portent bien. De ce point de vue la contribution de l'Europe à la culture mondiale est le musée ; c'est la raison pour laquelle on a besoin de la « maison européenne » car on ne veut pas rendre ce qu'on a volé. Le problème d'Hitler était que personne ne voulait le laisser entrer dans la maison même pas par l'entrée de service ;

alors l'artiste raté a tout simplement détruit la maison pour pouvoir entrer par-devant.

Les McDonald's sont des bulles sans texte et je peux imaginer qu'elles seront remplies à Moscou d'un autre texte qu'à Munich ou Paris – peut-être avec un texte qui fera éclater les bulles. Si je prolonge cette réflexion jusqu'au bout, l'Europe pourrait à partir de son histoire et de ses traditions devenir un centre de parole pour les problèmes du monde. Plus elle sera mise à l'écart du mouvement de l'histoire – et l'Europe occidentale ne pourra pas empêcher cette mise à l'écart – plus la « maison Europe » pourrait devenir une chambre dans laquelle il serait encore possible de discuter des problèmes avec précision. Pour cela il faut bien entendu renoncer à prétendre à un leadership car celui qui veut diriger n'a plus de parole, il doit mentir.

Trans. : L'idée de maison commune européenne pourrait donc avoir des aspects positifs et, pas seulement sur le plan économique ?

H.M. : Je le crois. En fin de compte, deux zones temporelles différentes se rencontrent : à l'Ouest domine le principe de l'accélération de la vitesse ; à l'Est, celui du ralentissement des processus. Si les conquêtes de la vitesse pouvaient être absorbées dans le rythme de temps du ralentissement, elles pourraient être humanisées. Cet échange constituerait alors une grande chance.

A l'Est, on est certainement plus proche d'une unité de la vie et du travail qu'à l'Ouest où prévaut la devise : service, service. C'est pourquoi Gorbatchev est tellement intéressé par le désarmement, car cette qualité de l'Est ne peut se révéler historiquement que si la production n'est plus mortelle. Quant à savoir si une telle Europe est encore l'Europe, c'est une question car, pour l'Europe, la guerre est un phénomène constitutif. Sans la possibilité de mener une guerre d'agression, l'Europe n'est plus qu'une cartouche vide.

MEURS PLUS VITE, EUROPE !

II

Trans. : Avec la remise en mouvement de la roue de l'histoire par Gorbatchev, de nouvelles crises secouent L'Union soviétique. La Hongrie et la Pologne s'engagent dans la voie occidentale et la R.D.A. sort de la pétrification stalinienne. L'ange de l'histoire amorce-t-il un retour vers le capitalisme, ou ses battements d'aile ont-ils pour vous une résonance utopique ?

H.M. : J'opte pour le second terme de l'alternative. Gorbatchev a introduit le principe d'accélération dans la réalité du socialisme, c'est-à-dire à l'intérieur d'un appareil dont la tendance est au ralentissement. Quand on change de vitesse, les secousses sont inévitables. C'est un risque à courir, comme en Hongrie ou en Pologne. C'est pourquoi la direction du S.E.D. (1) a si longtemps hésité à entreprendre quoi que ce soit.

Le processus historique engagé dans le bloc de l'Est conduit à dissocier les communistes et le pouvoir. C'est une perspective intéressante. On pouvait, récemment, sur le mur des pissotières de la station de métro « Rue de Varsovie » à Berlin-Est, lire ceci : « Comment un parti qui a la haute main sur tout peut-il encore serrer le poing ? »

Ce parti ne produit plus ni théorie ni projets. Il n'a plus d'utopie car elle a été dévorée par la pratique. Dans la possible séparation du Parti communiste et du pouvoir réside une chance d'arracher l'utopie au terrorisme.

Le terrorisme est le seul ordre monastique qui occupe actuellement le territoire de l'utopie. Et, en même temps, il le tient au chaud. Si le Parti communiste était séparé du

(1) S.E.D. : Parti communiste est-allemand. Son appellation officielle : parti socialiste unifié d'Allemagne.

pouvoir, il pourrait y avoir à nouveau un ordre monastique qui ne laisserait pas l'utopie aux terroristes.

Le modèle Che Guevarra et son mot d'ordre : « Créez un, deux, beaucoup de Viêt-nam ! » faisaient de l'incendie des supermarchés un moyen de solidarité pratique pour les Européens. Mais entre-temps, les terrorismes – individuel, de groupe ou d'Etat – conçus comme moyens de la politique, en sont tous arrivés au même niveau. Et quand on pense aux escadrons de la mort en Amérique du Sud, on doit dire que le terrorisme fait partie de l'arsenal stratégique de la droite. Ce qui se passe en Colombie se situe peut-être dans un contexte social et politique différent. Le terrorisme y est un moyen de lutte pour la survie. Le commerce de la drogue est, pour la population, la seule ressource alimentaire et on veut maintenant l'en priver.

Trans. : Dans cette perspective historique, la possibilité de la réunification allemande s'ouvre-t-elle ou si je pose la question autrement, pourquoi cette étonnante convergence entre la direction du S.E.D. et l'opposition pour dire que cette question n'est pas à l'ordre du jour ?

H.M. : Dans la relation entre les deux systèmes, les deux Etats allemands, le problème essentiel réside dans le fait qu'à l'Est domine le ralentissement et à l'Ouest l'accélération totale. Ce qui m'importe, c'est de savoir comment faire du ralentissement une qualité, ce qui est impensable dans le capitalisme. Il faut trouver et développer cette différence, cet Autre du capitalisme. En Hongrie, on y a déjà renoncé. La Hongrie deviendra une seconde Autriche et la Pologne voudrait devenir l'Angleterre, une colonie de Margaret Thatcher avec pour seule différence, la religion. Mais quand on est d'accord sur les affaires, on finit par s'arranger avec l'Eglise.

De telles possibilités n'existent pas pour la R.D.A. La R.D.A. ne peut exister que si elle est quelque chose d'autre, d'autonome. A défaut de transformer ses structures de manière révolutionnaire, en puisant dans ses propres résér-

ves, elle retombera dans le giron de la R.F.A. Une réunification n'est pas du tout dans l'intérêt de la R.F.A. qui voudrait préserver à sa porte un pays à main-d'œuvre bon marché. Elle ne cesse d'injecter des millions en R.D.A. pour la maintenir en vie. La main-d'œuvre des fugitifs pourrait être obtenue à moindre frais si elle restait en R.D.A. Les départs massifs ne constituent qu'à court terme une bonne affaire. C'est pourquoi la R.F.A. soutient les appels à la réforme en R.D.A. car elle sait que ce pays ne restera pas un pays à main-d'œuvre bon marché si rien ne s'y transforme. Mais, si possible, pas trop. L'industrie ne peut pas vouloir compromettre ce qui constitue le principal résultat de la Seconde Guerre mondiale : l'assainissement du capitalisme allemand par sa concentration sur son noyau sain. Ils en sont déjà à regretter d'avoir tant décrié la R.D.A.

Trans. : Vous parlez de la nécessité de « transformations révolutionnaires » en R.D.A. Mais la R.D.A. est, elle aussi, un produit de la Seconde Guerre mondiale ; « le socialisme sur le sol allemand » a été installé par l'Armée rouge. La gauche allemande dispose-t-elle de ressources pour initier un processus révolutionnaire ? Ce qui signifierait, passer du statut d'objet à celui de sujet de l'histoire...

H.M. : Il faut remonter très loin si on veut comprendre le mouvement des énergies révolutionnaires en Allemagne. Donoso Cortés, un diplomate espagnol, royaliste et catholique, se trouvait en Allemagne pendant la révolution de 1848. Par cette révolution, l'Allemagne tentait de rattraper son retard sur le reste de l'Europe et notamment sur la France et l'Angleterre. Elle échoua dans un compromis national qui a presque inévitablement abouti à la militarisation des énergies révolutionnaires. Ce qui explique le dynamisme de la machine de guerre allemande. Après l'échec de la révolution en Allemagne, Cortés tint à l'université de Salamanque une conférence sur la situation en Europe. Une de ses thèses était qu'après l'échec de la révolution en Allemagne, la prochaine révolution aurait lieu non en Angle-

terre mais à Pétersbourg. Et qu'en résulterait le principal danger pour l'Europe, à savoir l'alliance entre le socialisme et les Slaves. Pour Cortés, cela signifiait le déclin de l'Europe car il ne croyait pas que les Slaves pouvaient être pour l'Europe ce que les Germains avaient été pour Rome : une transfusion de sang. Selon lui, les Slaves n'avaient aucune force d'intégration, ils seraient intégrés avant d'avoir pu en intégrer d'autres. De cette alliance naîtrait un cadavre en décomposition.

Etant royaliste, Cortés était bien entendu un adversaire de Marx. Mais Marx faisait le même cauchemar, il craignait que son projet ne se réalise d'abord en Russie. Dès 1848, se met en place le principe d'une canalisation des énergies révolutionnaires vers et dans la machinerie guerrière et, par voie de conséquence, de l'expérimentation du socialisme dans un pays sous-développé, la Russie.

L'échec de 1848 est à mettre en relation avec un autre échec, celui de la première révolution allemande, la guerre des paysans. Quand j'ai lu les notes de Brecht sur *Mère Courage*, j'ai eu de grandes difficultés avec une de ses formulations : « ... dans les guerres de paysans, le plus grand malheur de l'histoire allemande ». J'étais jusque-là parti de l'idée que les révolutions étaient fondamentalement quelque chose de bien. Comment les guerres des paysans pouvaient-elles être « le plus grand malheur de l'histoire allemande » ?

Pourtant la thèse de Brecht est claire. Les guerres des paysans ont eu lieu trop tôt, c'est pourquoi ce potentiel révolutionnaire a pu être détruit pour des siècles. Ou, selon l'expression de Brecht, le caractère national allemand a été broyé. Il y eut ensuite la guerre de Trente Ans qui acheva de ruiner le reste. Toutes ces catastrophes ont conduit à une sélection négative : celui qui ouvre sa gueule meurt le premier. Le résultat est qu'il ne reste plus qu'une masse qui courbe l'échine. Depuis cette révolution trop précoce, règne en Allemagne la tendance à être en retard ; tout y arrive

toujours trop tard. Et ce retard fait que les énergies ne peuvent se décharger que dans la catastrophe.

Ce qui se passe en R.D.A. doit devenir un processus révolutionnaire et non pas se contenter d'être évolutionnaire. C'est un espoir réaliste car les conditions de départ y sont bien plus favorables qu'en Union soviétique où l'immensité du territoire ne peut plus être gouverné depuis le centre, c'est pourquoi elle éclate en ses parties. La R.D.A., par contre, est un des plus petits territoires d'Europe. Et, proportionnellement, le potentiel intellectuel de gauche y est bien plus grand qu'en U.R.S.S. Contrairement à l'U.R.S.S., la R.D.A. a manqué de temps pour paralyser, déformer, liquider l'intelligence de gauche comme cela fut fait sous Staline.

Trans. : Staline a défiguré le socialisme. Gorbatchev a commencé la déstalinisation de la théorie et de la pratique, de l'économie et de la politique. D'un autre côté, une des thèses centrales du marxisme est que ce ne sont pas les individus qui font l'histoire mais les nécessités historiques.

H.M. : Il est déterminant d'en finir avec la coupure entre les catégories économiques et les catégories politiques.

La principale activité productive, dans les structures staliennes, est la production d'ennemis de l'Etat. Cette branche d'activité passe avant l'industrie lourde.

Rares sont les Etats qui, comme la R.D.A., ont produit autant d'ennemis de l'Etat. Cela a une dimension philosophique.

Alors que, dans le sens traditionnel, démocratie signifie suprématie des lois, l'expérience socialiste menée trop tôt en Russie a conduit à la suprématie des hommes. L'envers du culte de la personnalité est la production d'ennemis de l'Etat. Cela signifie que l'homme est à ce point au centre qu'il doit être totalement détruit pour que la stabilité du système puisse être maintenue. De ce point de vue Goethe était un précurseur du stalinisme : « L'homme doit de nouveau être ruiné » pour qu'il puisse être reconstitué. En

R.D.A., Ulbricht (2) se vantait d'avoir empêché les procès staliniens : « Béria n'a pas pu agir chez nous. » C'est un pur mensonge. C'est Staline lui-même qui a empêché ces procès pour des raisons stratégiques. Il n'aurait pas été très malin d'agir dans un pays divisé comme on l'a fait en Hongrie. Ulbricht a néanmoins réussi à écarter l'opposition, à la décapiter, à la réduire au silence.

Je lis actuellement un texte sur les procès staliniens en Europe de l'Est ; il y a quelque chose de macabre à ne même plus connaître les noms de ceux qui ont eu une grande signification pour la R.D.A.

Trans. : L'élimination de l'opposition au sein du Parti communiste remonte à Lénine qui, après Cronstadt, interdit la constitution de fractions.

H.M. : De la sorte, la pétrification, Staline, étaient déjà programmés. Ce n'était pas seulement une erreur politique, mais aussi économique. Car la pétrification a conduit à un ralentissement grinçant dans tous les domaines de la vie.

Quand on n'a pas le droit de former des fractions, on ne trouve pas non plus de taxi, ce n'est que logique. Si on élimine le moteur de la concurrence dans l'économie, il faut son équivalent politique dans l'idéologie. C'est la raison pour laquelle l'ordre des termes *glasnost* et *pérestroïka* est contraignant. Sans *glasnost* pas de *pérestroïka*. L'erreur chinoise a été de l'avoir refusé par la force. Ce fut aussi l'erreur du pouvoir en R.D.A. jusqu'au 8 octobre.

Trans. : Cela signifie que l'inefficacité de l'économie planifiée serait devenue, dans le sillage de la pérestroïka, un gage politique pour la population de la R.D.A.

H.M. : Exactement. Les réformes économiques sont désormais essentielles. La paix sociale reposait sur le fait qu'on travaillait deux heures par jour payées huit. Les loyers étaient faibles, les produits alimentaires de base étaient

(2) Walter Ulbricht, secrétaire général du S.E.D. de 1953 à 1971. De 1960 à 1973 chef de l'Etat.

bon marché. En échange de quoi, on la bouclait. C'est évidemment terriblement inefficace. Quand on cessera de travailler deux heures payées huit, cela provoquera tout d'abord un grand choc.

Günter Mittag (3) a géré l'économie de la R.D.A. comme un domaine seigneurial. De telles structures doivent bien entendu être détruits. Des éléments d'économie de marché doivent pouvoir se développer en R.D.A. Un responsable du P.C. italien a fort justement exprimé sa critique en ces termes : « De la crème glacée produite par l'Etat, c'est de la folie ! »

Cela ne signifie pas qu'il faille nécessairement abandonner les structures de l'économie planifiée. Il faut entrer dans une longue période d'expérimentations dont certaines peuvent fort bien échouer. Ce sera le travail d'au moins une génération.

Toutes considérations sur la personne d'Egon Krenz (4) mises à part, il était juste que son premier geste ait été de parler aux ouvriers. Ce qui est encore plus important, c'est la façon dont les ouvriers lui ont parlé. Ils ne l'ont pas du tout traité comme une autorité, ainsi qu'ils le faisaient avec Honecker. Ils ne bougeront pas les bras tant qu'on ne sera pas adressé à leurs têtes. Leur atout est de mieux connaître le pays que ne le connaît le gouvernement.

Au cours de ce dialogue entre la population et la direction, il s'agit de parachever la différence avec le capitalisme, même si, en surface, les apparences sont autres. Une structure comme la R.D.A. ne peut exister sans passé et, sans passé, il n'y a pas d'avenir. Les morts restent jeunes. Il en résulte l'obligation de déterrer les cadavres. Il n'y a aucune nécessité pour cela en R.F.A. En R.D.A., ne serait-ce que

(3) Membre du bureau politique du S.E.D., responsable des questions économiques. Actuellement en état d'arrestation.

(4) Ephémère remplaçant d'Erich Honecker à la tête du S.E.D. et de l'Etat en octobre 1989.

pour des raisons économiques, il y a nécessité pour le S.E.D. de faire son autocritique, sinon il n'y aura pas de dialogue. Les cadavres doivent sortir des caves sinon on ne pourra pas travailler efficacement.

Trans. : Certes, une R.D.A. pluraliste et économiquement plus riche serait un grand progrès. D'un autre côté, les zones d'ombre des économies hautement industrialisées sont trop bien connues pour qu'on puisse y associer je ne sais quelle utopie.

H.M. : La R.D.A. doit tout simplement devenir l'alternative, sinon la maison commune sera mortellement ennuyeuse. Et il ne resterait comme alternative que le terrorisme et la mafia, les deux, à la longue, mauvais pour l'âme.

La R.D.A. n'était jusqu'à présent que la face négative de la R.F.A., le socialisme un négatif du capitalisme. Il n'y a pas chez nous de peurs sociales, c'est pourquoi les gens ne travaillent pas. Dans le capitalisme la motivation est négative : qui ne travaille pas crève. C'est une motivation puissante qui remplit son office depuis des siècles et qui continuera de le remplir. La R.D.A. a besoin d'une motivation positive. Certes, il en faut aussi quelques autres négatives, mais la structure ne peut fonctionner que grâce à une motivation positive.

La mise à jour de l'histoire en fait partie. A l'Ouest, l'histoire ne peut être pensée que comme une menace : la R.F.A. comme émirat arabe où les Allemands travailleraient dans des plantations et videraient les poubelles dans les bordels.

La conscience historique est la condition pour qu'on cesse de séparer les catégories économiques des politiques. Il y aurait ensuite à définir une nouvelle conception de l'industrie.

Dans le capitalisme, l'industrie fonctionne par utilisation parcellaire de l'homme et de sa force de travail selon le schéma suivant : on a besoin du bras droit de l'un, du pied gauche de l'autre, des oreilles du troisième. La structure de

l'Autre, qui n'a jusqu'à présent été qu'une utopie, a vocation à l'utilisation totale de l'homme. Sans une telle utilisation totale de l'homme, qui n'a jusqu'à présent eu lieu que comme oppression, il n'y a pas de libération.

Reste la question importante de savoir comment la différence entre utilisation partielle et totale peut prendre forme et tenir le coup économiquement. Ce mot d'ordre idiot, « le socialisme a besoin de l'homme entier » qui a été jusqu'ici appliqué négativement, comme principe d'extermination, donc comme perversion, devient alors la condition de la libération dont résultera un tout autre rapport au monde et à la technique.

Trans. : Il y a longtemps que la gauche ouest-allemande est abonnée à l'utopie. Pouvez-vous imaginer que la gauche occidentale puisse susciter des impulsions pour le processus en cours en R.D.A. ?

H.M. : J'ai récemment assisté à une discussion de gens de gauche à Berlin-Ouest. Ils se demandaient comment aider l'opposition de R.D.A. Tout cela est très touchant mais on en parlait comme on parle d'aider l'Afrique. L'un des participants à la discussion croyait pouvoir aider l'opposition en R.D.A. par des informations sur la manière de constituer des partis politiques. Ce qui suppose qu'ici, à l'Ouest, on sache à quoi devraient ressembler les partis. Une telle naïveté traduit une méconnaissance des réalités de la R.D.A. qui frise le grotesque. Car cela signifie en clair : « Apprendre de la R.F.A., c'est apprendre à vaincre. » (5) On oublie que la population de R.D.A. est d'une manière globale bien mieux informée que la population occidentale. Nos médias étaient tellement stériles et la soif d'information était telle que la population suivait chacune des émissions politiques de la télévision occidentale, ce qu'à l'Ouest ne fait qu'une minorité.

(5) Le mot d'ordre officiel de la R.D.A. était : « Apprendre de l'U.R.S.S. c'est apprendre à vaincre. »

En ce moment la R.D.A. donne l'impression de rattraper 68. On a certainement appris des choses sur le plan formel – manifestations, sit-in. Mais 68 était une révolte étudiante au service de l'industrie. Pasolini a été le premier à le percevoir quand il critiqua les étudiants comme étant des enfants gâtés de la bourgeoisie et quand il prit parti pour les policiers parce qu'ils étaient fils d'ouvriers.

Cette attitude de Pasolini était très émotionnelle mais si l'on y ajoute l'analyse de Foucault selon laquelle la fonction du mouvement étudiant était d'adapter les universités aux besoins nouveaux de l'industrie, tout cela fait sens. Aujourd'hui les soixante-huitards « fonctionnent », ou bien ils boivent et se droguent.

Trans. : Les soixante-huitards s'étaient mis en mouvement pour transformer la société. Beaucoup d'entre eux sont aujourd'hui fonctionnaires dans les universités et prêchent l'esprit scientifique c'est-à-dire l'objectivation de l'homme.

H.M. : Les Etats de l'Europe de l'Est, R.D.A. en tête, ont toujours tenté d'être à l'abri des perturbations. « Nous sommes à l'abri des perturbations, le capitalisme y est sujet. » Tel était le message. Le contraire est vrai et cela constitue un avantage. Le socialisme connaîtra toujours des perturbations. La force d'inertie des masses est, à l'Est, un correctif de la politique, alors qu'à l'Ouest elle en est la condition.

Cela maintient les structures en vie et en mouvement alors que le résultat de 68 a été de couper la subjectivité pour mettre l'homme à l'abri des perturbations, afin qu'il puisse être utilisé plus vite et sans frottement pour les besoins de l'industrie. Dans notre système l'individu sera toujours un facteur de perturbation et cette perturbation est essentielle.

Trans. : La mode thérapeutique fait partie du mouvement de 68. Aplanir ce qui dérange...

H.M. : Chez nous la psychologie a toujours eu une importance moindre. Brodsky décrit dans ses mémoires *Less than one* comment, peu de temps avant la Seconde Guerre mondiale, les écoliers de Russie se passaient secrètement les écrits de Freud. Ils étaient interdits car ils venaient de l'Occident. Et ces jeunes de seize/dix-sept ans ont soudain constaté avec étonnement que cela ne les concernait pas du tout, car ils se considéraient comme des *less than one*, « des moins qu'un » et, ce que Freud décrit vaut toujours pour un, un individu. Eux ne se regardaient pas comme des individus. Brodsky y voit une critique mais je pense qu'on peut y voir une conquête ou, du moins, une possibilité. L'utopie de 68 repose peut-être aussi à l'Ouest sur cette notion d'individu ou d'isolement. Tout doit se passer sans accroc. Ils ont aussi tout simplement ignoré ou évacué la réalité du socialisme au lieu d'analyser concrètement ce qui, quand, comment et pourquoi, a mal tourné.

Trans. : Il est tout aussi insensé de lire Bloch sans analyser pourquoi le *Principe Espérance* a échoué dans la réalité.

H.M. : Bien sûr, le mouvement en R.D.A. n'est pas exempt d'œillères. Quand je vois les rues pleines de bougies, ça me laisse une sensation bizarre. Mais l'Eglise a tout simplement pu occuper les espaces d'imaginaire laissés vacants par une pratique dilettante. L'influence des l'Eglises en Pologne et en R.D.A. vient du fait que les gens se sont vus apposer par l'Etat des clichés en contradiction permanente avec l'expérience. Il n'y a jamais eu de pédagogie marxiste mais seulement une théologie stalinienne.

La propagande ou pédagogie du Parti n'est jamais sortie de la religiosité. On n'a proposé aux gens que des objectifs matériels qui n'ont jamais été atteints. Face à cela, l'Eglise a toujours su offrir une réelle utopie, car la transcendance n'est pas réfutable. On ne peut la vérifier que dans la mort mais à ce moment-là, on ne peut plus intervenir. Ce qui a manqué, ce sont des analyses concrètes de la situation.

Trans. : Celles-ci existaient cependant au moins dans

l'art. Vous-même avez, à la surprise générale, ressorti votre pièce *Lohnprücker* (Le briseur de salaires) composée dans les années 50, et vous l'avez mise en scène au Deutsches Theater à Berlin-Est. Elle analyse très pertinemment la situation actuelle.

H.M. : Sauf que ce n'est pas du tout la fonction de l'art. Beaucoup de textes récents de la littérature soviétique traitent de problèmes actuels, de drames et de scandales. Ce n'est plus nécessaire car désormais ce travail est celui de la presse. Ce processus fait que la littérature est à nouveau libre de remplir sa véritable fonction : rendre la réalité telle qu'elle est, impossible.

Brecht écrivait dans *La décision* : « Nous étions encore assis derrière la porte qui se disloquait, méditant sur les destinées du monde. » Voilà le critère, l'ambition à laquelle il ne faut jamais renoncer, même quand la maison s'écroule.

Il existe une intéressante remarque de Carl Schmitt : « Hamlet est la plus-value de la tragédie. » En langage populaire, cette réflexion a une connotation très macabre. Elle signifie : « Ils ne sont pas morts pour rien. » La pire maxime que nous connaissions. Et ce n'est que le négatif de ce qui est constamment oublié, à savoir que les mouvements révolutionnaires n'apprennent que de leurs défaites. Chaque défaite constitue une expérience. C'est la raison pour laquelle l'attitude sociale-démocrate est si néfaste car elle cherche à tout prix à éviter les collisions. Cette peur de la tragédie conjure la catastrophe. L'histoire du socialisme est la tragédie de ce siècle.

Trans. : ... pendant qu'à l'Ouest on s'exerce à grande échelle à renoncer au sens, l'esthétique de l'oubli.

H.M. : La formule originelle du post-modernisme est aussi ce que Goethe considérait comme le péché originel : dire à l'instant « Arrête-toi, tu es si beau ». L'étonnant dans la pensée-performance de Baudrillard est dans la manière dont il évacue tous ceux qui ne vivent pas au paradis. Tout ce qui n'entre pas dans ce style de pensée est éliminé.

L'évacuation par la pensée comme sport ! C'est la dimension créative de cette attitude. On veut un présent éternel pour que l'histoire et l'avenir puissent être occupés par le présent. C'est de la bêtise ou de la peur, ou les deux. Bien entendu, l'art ne doit pas être réactif. Malraux l'a très bien dit : « L'artiste n'est pas quelqu'un qui transcrit le monde – il est son rival. » On s'entraîne quotidiennement à se défaire de cette attitude. L'industrie ne peut pas exploiter l'art, c'est pourquoi elle en fait passer le goût. Les irritations perturbent et le capitalisme ne tolère que ce qu'il peut utiliser.

La mise en scène de *La mort de Danton* par Michael Grüber est une intéressante réponse à cette question. La pièce est soustraite au public. La révolution est refusée aux gens et ça les rend amers. N'y a-t-il pas actuellement une tendance à la disparition des coûts c'est-à-dire des morts, dans l'emballage ?

Trans. : Et comment l'écrivain Heiner Müller réagit-il aux événements récents survenus en R.D.A. ?

H.M. : Tout d'abord, je suis très content que les gens s'expriment enfin. J'ai été pendant quinze ans un porte-parole et je me garderai bien, maintenant qu'ils parlent enfin, d'y mettre mon grain de sel.

En R.D.A. on redécouvre la presse, ce qui a pour la littérature la même importance que la découverte de la photographie pour la peinture. Ce n'est qu'avec la photographie que la peinture a pu devenir autonome.

Chez nous maintenant la littérature peut devenir autonome, elle n'a plus besoin de véhiculer de l'information. Le passé national peut enfin être mis à jour non pas d'une manière documentaire mais, si je puis dire, avec une précision mythologique. En littérature, ce qui importe ce sont les structures, non les phénomènes. Etant donné la vitesse des développements actuels, il est impossible d'intervenir directement par la littérature ou une mise en scène.

Je ne puis donc me considérer que comme un spectateur sympathisant et non comme auteur ou metteur en scène.

Dans la révolution, il n'y a pas de place pour l'art ou la littérature. En 1871, Flaubert écrivait à Tourguéniev : « J'ai toujours essayé de vivre dans une tour d'ivoire mais un océan de merde clapote contre ses murs. » Peut-être est-ce une occasion pour se retirer dans la tour d'ivoire car vouloir accompagner ce processus par la littérature serait ridicule.

Trans. : Heiner Müller futur homme politique ?

H.M. : Un chauffeur de taxi en R.D.A. me disait récemment : « Gorbatchev est quelqu'un de bien. Je ne suis pas communiste, mais c'est le premier homme d'Etat communiste qui dit ce que nous savons depuis quarante ans. » De par leur expérience, les gens disposent d'un avantage en matière d'informations. Cette réalité ruine la politique. Ainsi s'estompe l'image professionnelle de l'homme politique. La fin de la politique s'observe à travers cette fin de la profession d'homme politique. La réalité a été tellement déformée par les idées qu'il est temps de laisser la réalité et l'expérience s'exprimer. Et en se séparant des idées il faut aussi se défaire des hommes politiques.

C'est une époque où il faut enterrer la doctrine le plus profondément possible, comme dirait Brecht, pour que les chiens ne puissent pas l'atteindre. Et ce, jusqu'à ce qu'on puisse à nouveau la déterrer et la confronter à une réalité nouvelle, transformée.

La libération des morts se fait au ralenti.

Traduction Bernard Umbrecht.